

Du roman bref et... sombre
Entre gris clair et gris foncé

Lise Demers, *La leçon de botanique*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1996, 96 p.

Lise Vaillancourt, *L'été des eiders*, Montréal, Leméac, 1996, 116 p.

Gilles Archambault, *Un homme plein d'enfance*, Montréal, Boréal, 1996, 128 p.

Blandine Campion

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campion, B. (1997). Compte rendu de [Du roman bref et... sombre : entre gris clair et gris foncé / Lise Demers, *La leçon de botanique*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1996, 96 p. / Lise Vaillancourt, *L'été des eiders*, Montréal, Leméac, 1996, 116 p. / Gilles Archambault, *Un homme plein d'enfance*, Montréal, Boréal, 1996, 128 p.] *Lettres québécoises*, (86), 25–26.

Lise Demers, *La leçon de botanique*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1996, 96 p., 12,95 \$.

Lise Vaillancourt, *L'été des eiders*, Montréal, Leméac, 1996, 116 p., 16,50 \$.

Gilles Archambault, *Un homme plein d'enfance*, Montréal, Boréal, 1996, 128 p., 17,95 \$.

Du roman bref et... sombre : entre gris clair et gris foncé

Entre réel et fiction, quelques rappels fondamentaux
sur fond de pessimisme.

ROMAN
Blandine Campion

VOICI TROIS ROMANS QUI MISENT SUR LA BRIÈVETÉ pour tenter de sortir le lecteur de son cocon confortable. Le premier nous force à entendre, de la bouche d'une enfant, des vérités laides que l'on préférerait ignorer. Le deuxième nous plonge dans un univers dont ont été gommés nos repères habituels, histoire de nous rappeler les limites mouvantes du réel. Le troisième nous remet en mémoire que le temps passe, et vite. Le tout, dans des teintes plutôt sombres.

Une leçon déjà connue

La leçon de botanique, premier ouvrage de fiction de Lise Demers, est étiqueté « roman ». À la lecture, on se demande pourtant si le terme de « récit » n'aurait pas mieux convenu au contenu de ces quatre-vingt-dix pages, car le récit de la petite Anne prend la forme d'un témoignage, à la fois poignant et sans concession, témoignage qui relève d'un désir, ou plutôt d'un besoin impérieux de révéler enfin une vérité peu ragoûtante trop longtemps tue et refoulée.

En effet, ce qu'Anne, jeune élève de onze ans au pensionnat de Sainte-Majorique, dans le Québec de la fin des années cinquante, relate, c'est comment, victime de la perversité sexuelle de l'une des religieuses, mère Saint-Paul, elle devra encore apprendre la trahison, l'humiliation, le mépris, le dégoût de soi et des autres... Lorsque s'ouvre le récit, narré au passé, Anne affronte le tribunal constitué par les religieuses responsables de la bonne réputation du couvent.

Sa faute ? Avoir été la seule, parmi ses petites camarades, à trouver la force de dénoncer les « écoeuranteries » de mère Saint-Paul. Mais très vite, malgré sa naïveté et sa jeunesse, Anne comprend qu'elle est impuissante à déjouer l'hypocrisie et la mauvaise foi (au propre et au figuré) de ces fausses saintes, drapées dans leur vertu et leur indignation. Elle apprendra ainsi que celles qu'elle croyait être ses amies à jamais, Paule, Marie et Claude, ont préféré renier leur serment d'amitié et nier être au courant des agissements de mère Saint-Paul la débauchée. Accusée de mensonge, trahie, humiliée, Anne cherchera à s'enfuir mais se retrouvera à l'infirmerie du couvent, en proie à une

détresse et à un désespoir sans nom, assaillie par tous les souvenirs dégoûtants des atouchements qu'elle a dû subir. Seule pourrait la sauver de cette situation intenable mère Sainte-Rita, sorte de madone aux yeux froids, en qui Anne a placé sa confiance et sa foi. Car mère Sainte-Rita voit tout, sait tout. Mais ce petit récit ne laisse aucune place à la pitié, à la compassion, à l'espoir. Anne devra boire jusqu'à la lie la coupe de l'infamie, et accepter, pour éviter un renvoi infamant pour elle et sa famille, de faire des excuses publiques à la religieuse.

Ce premier roman, on l'aura compris, est plutôt sombre : y sont dénoncés, non sans un humour cynique parfois, les manipulations de toutes sortes que doivent subir les petites élèves, les cruautés constantes des religieuses, leurs abus de pouvoir, l'incompréhension des parents soucieux avant tout de la respectabilité. Mais ce qui contribue sans doute le plus à noircir ce tableau déjà sinistre, c'est le fait qu'en fin de compte il apporte une preuve supplémentaire de la justesse de l'axiome qui veut que la raison du plus fort soit toujours la meilleure.

Au demeurant bien construit, ce roman n'en est pas moins fort prévisible. Variation sur un thème connu (les enfants victimes de sévices sexuels dans les institutions religieuses), ce récit n'apporte en soi rien de bien neuf sur le sujet, malgré l'intensité quasi insoutenable de la scène centrale, qui relate la fameuse « leçon de botanique » (la religieuse semble avoir une prédilection pour les boutons de rose...).

« Les mots ont-ils un pouvoir thérapeutique ? », lit-on en quatrième de couverture. Sans doute pour ceux qui les écrivent, et en ce sens on peut comprendre la nécessité de « dire » enfin la blessure initiale qui est à l'origine de ce récit. Quant à ceux qui les lisent...

Une leçon confuse

Sombre, le roman de Lise Vaillancourt l'est aussi, mais dans un autre registre. En effet, si le récit de Lise Demers peut être rapproché d'une réalité malheureusement trop bien avérée, celui de la dramaturge joue au contraire à fond des possibilités et des complexités de la fiction.



L'univers qu'elle nous présente n'est guère moins insolite que celui auquel elle nous avait habitués dans son œuvre théâtrale.

L'été des eiders met donc en scène Olivier Martin, un jeune homme de dix-sept ans qui passe ses vacances estivales dans le chalet de ses parents. Au cours de ce séjour, l'adolescent fera la connaissance de la mystérieuse Olga Streifler, dont l'une des étrangetés, et non la moindre, est qu'elle entend et fait entendre, venue du fond de son ventre, la voix d'un homme, Étienne Durand. Olga disparue, Olivier Martin se retrouvera seul (devenu mystérieusement adulte...), dans un hôtel minable où il espère un jour être rejoint par la jeune femme, en compagnie de cette voix qui se fait à présent entendre au fond de lui. Et il cherchera à démêler le vrai du faux, le rationnel de la folie dans les propos de celui qui dit venir d'un pays d'avant la fin du monde, d'un pays qui appartient désormais à la fiction... Les deux hommes (dont on ne parvient pas toujours à savoir lequel a imaginé l'autre) ont ceci de commun qu'ils sont tous deux en quête d'une femme qui leur a fait découvrir l'amour avant de disparaître sans laisser de traces. Et tous deux sont en quête de certitudes auxquelles ils pourraient se raccrocher. Mais les certitudes sont rares dans ce texte, où les questions font place à de nouvelles questions, et les raisonnements débouchent inévitablement sur le doute et la folie :

On peut tout concevoir dans la mesure où l'on veut croire à des mondes possibles et différents du monde dans lequel on vit. Et tout esprit un tant soit peu exercé peut toujours concevoir un autre monde. Ainsi donc, il vous est possible de concevoir le mien. Mais un monde différent qui ne nous révélerait que la fin du monde, cela prendrait un fou pour y croire, vous dites-vous. Donc, si vous y croyez, vous êtes fou. Mais vous pouvez l'être aussi, simplement en m'écoutant. Ainsi, la folie fait intrinsèquement partie de cette histoire.

Le moins que l'on puisse dire de ce roman touffu, au style impeccable qui met en place une dialectique complexe, c'est qu'il est inclassable. Les diverses réflexions métaphysiques qui le jalonnent le placeraient du côté du conte philosophique, mais les allusions à un petit pays d'Amérique du Nord qui cherche sa réalisation font pencher pour une fable politique, à moins que les divers degrés de combinaison et d'amalgame entre réalité et fiction ne le tirent vers la science-fiction... Cet aspect inclassable du roman pourrait au demeurant être considéré

comme une qualité, si l'auteure ne s'ingéniait à perdre son lecteur, ce qu'elle parvient d'ailleurs à faire. Et il devient difficile de poursuivre la lecture d'un récit dans lequel les repères s'avèrent si fluctuants, si trompeurs, sans parler des développements sur Dieu, l'art, le désir, la vérité, qui peuvent finir par lasser. Pour les amateurs d'absurde donc, ou ceux qui aiment à se perdre dans les dédales de l'étrange.

Une leçon de vie

Quant à ceux qui aiment, d'un roman à l'autre, retrouver les mêmes figures familières, ces personnages qui finissent par devenir de vieilles connaissances attachantes, ils ne seront certainement pas déçus par le dernier roman de Gilles Archambault. Car si *Un homme plein d'enfance* reste un roman de facture classique, on y retrouve bien évidemment le pessimisme discret, tout en nuances et non dénué d'ironie, qui constituait déjà la caractéristique des dix romans précédents de cet auteur prolifique, ainsi que la présence d'un de ces personnages qui appartiennent à une longue lignée d'anti-héros.

Claude Dupré a atteint la cinquantaine sans véritablement saisir aucune des chances que la vie lui a offertes. Divorcé, habitué aux fuites et aux petites compromissions quotidiennes, obligé de subir les remontrances journalières d'un père grabataire et acariâtre, délaissant de plus en plus son métier de photographe, il tente tant bien que mal de tenir loin de lui l'angoisse fondamentale, cette compagne de toujours qui découle de la lucidité particulièrement aiguë qui fait l'apanage des protagonistes créés par le romancier. Le portrait qu'Archambault nous offre de cet homme à la fois usé et désabusé serait lui aussi assez sombre, si quelques lueurs ne venaient éclairer sa morne existence, car si l'univers du romancier refuse aux individus la consolation facile des utopies rassurantes, il leur épargne du moins le désespoir.

Ces lueurs, ce sont celles apportées d'une part par Nadine, la fille bien-aimée que le récit nous fait découvrir le jour de son mariage, qui prodigue tendresse, affection, et attention, et d'autre part par Élise, la femme fragile, douce mais triste, dont le protagoniste est amoureux. Grâce à la présence rassurante de ces deux femmes, grâce aussi au soutien de son meilleur ami Lucien, grâce surtout à la mort de son père, Claude parviendra finalement à revenir du côté des vivants, et comprendra qu'il ne tient qu'à lui d'accepter enfin les plaisirs de la paternité et de l'amour, de se replonger dans l'aventure de ses semblables, l'enfance, les blessures une fois assumées, la culpabilité une fois acceptée.

Si le plaisir que nous procure ce petit livre ne réside pas dans son intrigue proprement dite, somme toute assez banale (mais Archambault n'a-t-il pas toujours prêté son talent à la description du banal et du quotidien, voie difficile dans laquelle il a maintes fois fait ses preuves ?), en revanche, il vient certainement du fait que l'auteur maîtrise l'analyse psychologique de personnages tout en sensations et en sentiments, qui s'avèrent fort attachants. De plus, la sobriété du style d'Archambault, fait de demi-teintes et de pudeur, sait rendre avec naturel les méandres de ces consciences dans lesquelles le lecteur entre au fil des chapitres. Loin des clichés faciles et du lyrisme emphatique, Archambault nous donne ainsi à lire une histoire faite de ces petits riens qui constituent toute existence, une histoire d'amour et de mort qui, loin de toute mièvrerie, nous rappelle que, malgré les ravages que nous inflige la fuite du temps, la vie est là, à portée de main tendue. Un régal de délicatesse.



Gilles Archambault

 VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.

De père en filles...

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville (Qc) J4B 7G4
Tel : (514) 449-4593 • Fax : (514) 449-4596